

DISCOURS 22

Frères et pères, il est bon que nous proclamions pour tous la miséricorde de Dieu et fassions connaître à nos proches sa compassion pour nous et son indicible bonté. Pour moi, vous le voyez, je n'ai ni jeûné, ni veillé, ni couché sur la dure, mais je me suis humilié et, bref, le Seigneur m'a sauvé, selon la parole du divin David. Ou, pour le dire beaucoup plus brièvement : tout simplement j'ai cru, et le Seigneur m'a recueilli. Nombreux sont en effet (les obstacles) qui nous empêchent d'acquérir l'humilité, mais quant à trouver la foi, rien ne nous l'interdit. Car, si nous le voulons de (toute) notre âme, du même coup la foi a agi, car elle est un don du Maître et une qualité de la nature, même si elle est aussi soumise à la liberté de notre choix : en effet, même les Scythes et (autres) barbares ont foi dans la parole les uns des autres. Mais, pour vous montrer avec des faits l'action d'une foi intérieure, écoutez et je vous répéterai, pour confirmer mes dires, un récit que j'ai entendu d'une bouche véridique.

C'était un nommé Georges, guère avancé en âge – autour de vingt ans – qui habitait à Constantinople, et cela de notre temps : beau de figure, l'habit, l'allure et la démarche si recherchés, que d'aucuns en concevaient à son sujet de méchants soupçons, – de ces gens qui ne voient que l'enveloppe extérieure et jugent en mauvaise part la conduite d'autrui. Un saint moine qui vivait dans un monastère de la ville et fit sa connaissance, et (le jeune homme), lui ayant confié les choses de son âme, reçut simplement de lui une petite prescription à ne pas oublier. Il était aussi allé chercher auprès de lui un livre contenant les récits de la vie des moines et de leur ascèse pratique : le vieillard lui donne le traité de Marc le moine, qui instruit de la loi spirituelle. Le jeune homme le reçut comme s'il venait de Dieu même et, dans son espoir d'en tirer quelque fruit précieux, le parcourut tout au long avec soif et attention. Mais, tout en faisant son profit de tous les chapitres, il y en eut seulement trois qu'il planta, pour ainsi dire, dans son cœur. Le premier était celui qui s'exprime ainsi en propres termes : «Si tu cherches la guérison, prends soin de la conscience : et tout ce qu'elle le dit, fais-le, et tu y trouveras profit.» Le second : «Quiconque, avant de pratiquer les commandements, recherche les opérations du saint Esprit est semblable à un esclave acheté pour de l'argent qui, au moment où on l'achète, cherche à se faire attribuer, en même temps que son prix, la liberté.» Le troisième : «L'aveugle qui crie et dit : *Fils de David, aie pitié de moi !* c'est celui qui prie de façon corporelle et n'a pas encore la connaissance spirituelle. Mais l'aveugle de jadis, ayant recouvré les yeux et vu le Seigneur, confessant non plus le fils de David, mais le Fils de Dieu, l'adora.»

A cette lecture, le jeune homme s'émerveilla et, émerveillé, il crut que par le soin donné à sa conscience il trouverait (grand) profit, que par la pratique des commandements, il connaîtrait l'activité du saint Esprit et, par la grâce de celui-ci, recouvrerait les yeux de l'intelligence et verrait le Seigneur. Ainsi, blesse pour celui-ci d'amour et de désir, il cherchait par l'espérance la beauté suprême, sans même qu'elle se montrât. Il ne fit rien d'autre, comme il me l'affirma avec serments, que d'exécuter chaque soir la petite prescription que lui avait donné ce saint vieillard, avant de s'étendre sur son lit. Si donc sa conscience lui disait : «Allons, fais encore d'autres métanies, ajoute d'autres psaumes, répète le *Kyrie eleison*, tu peux encore !» il lui obéissait de bon cœur et, sans hésiter, comme si Dieu même le lui avait dit, exécutait tout cela. Et dès lors il ne se coucha plus une fois en laissant sa conscience lui faire ce reproche : Pourquoi n'as-tu pas fait cela ? En la suivant ainsi scrupuleusement, et elle, de son côté, allongeant chaque jour ses demandes, il arriva en peu de jours que son office du soir s'allongea beaucoup. En effet, pendant la journée, il dirigeait la maison d'un patrice et allait quotidiennement au palais, pris par des soucis qui se rapportaient à cette vie, sans qu'un homme pût connaître ses habitudes. Aussi les larmes, chaque soir, coulaient-elles de ses yeux, il multipliait les genuflexions à terre et sur le visage, tout en gardant les deux pieds joints, immobiles, à leur place, et il récitait avec instance des prières à la Génitrice de Dieu, avec gémissements et larmes; comme si le Seigneur était là corporellement, il tombait à ses pieds immaculés et, comme un aveugle, lui demandait d'avoir pitié de lui et de faire voir les yeux de son âme. Mais comme chaque soir sa prière s'allongeait, il tenait bon jusqu'à minuit, sans se relâcher ou se laisser aller si peu que ce fût dans le temps de sa prière, sans qu'un seul membre de son corps fit le moindre mouvement, sans même tourner ou lever les yeux, mais il se tenait, ainsi debout, immobile, tel une statue ou un pur esprit.

Un jour, il était donc debout et disait : «Ô Dieu, sois-moi propice, à moi pêcheur,» d'esprit plutôt que de bouche, quand soudain sur lui brilla d'en haut avec profusion une illumination divine qui emplît entièrement l'endroit. Là dessus, l'adolescent ne se rendit plus compte, il oublia s'il était dans une maison, ou s'il se trouvait sous un toit. Car il ne voyait de toute part, que de la lumière : avait-il seulement les pieds sur terre, il ne s'en rendait pas compte, et il n'y avait en lui ni crainte de tomber, ni souci du monde, et rien de tout ce qui atteint les hommes et les êtres doués

d'un corps n'atteignait alors sa pensée, mais, tout entier présent à la lumière immatérielle et lui-même, à ce qu'il lui semblait, devenu lumière, oublieux du monde entier, il fut inondé de larmes, d'une joie et d'une allégresse inexprimables. Alors, son intelligence s'éleva jusqu'au ciel et découvrit une autre lumière, plus claire que celle qui était proche. Apparition merveilleuse, près de cette lumière se tenait ce saint dont nous avons parlé, l'angélique vieillard qui lui avait fourni la consigne et le livre (en question).

Ayant entendu ce récit, je pus me faire une idée, soit des grands secours que lui avait procurés l'intercession de ce saint, soit de la providence par laquelle Dieu avait montré au jeune homme quelle sublime vertu avait acquise ce saint.

Quand cette contemplation fut passée et que l'adolescent, ainsi qu'il me le raconta, fut revenu à lui, il était en proie à la joie et à la stupeur, il pleurait du (fond du) coeur et ses larmes s'accompagnaient de douceur. Finalement il tomba sur son lit, et au même moment le coq chanta et annonça le milieu de la nuit. Peu après, les églises sonnèrent pour l'office matinal et il se leva pour psalmodier selon son habitude, sans même avoir, de toute la nuit, songé au sommeil.

Tout ceci arriva – comme Dieu le sait, lui qui en est l'auteur, selon les jugements qu'il est (seul) à connaître – sans que ce jeune homme eût rien fait d'autre que ce que vous avez entendu, avec une droite foi et une espérance sans hésitation. Qu'on n'aille donc pas dire qu'il avait fait cela par manière d'essai : non, même en imagination, il n'avait pensé ou parlé de la sorte – car celui qui fait des essais et des expériences ne possède pas la foi –; mais, après avoir rejeté toute pensée empreinte de passion ou de sensualité, cet adolescent, comme il l'a déclaré sous serment, prenait si bien à coeur les paroles de sa propre conscience qu'il pouvait rester insensible à tous les autres objets sensibles de cette vie, sans même trouver de plaisir ou revenir un peu trop souvent à la nourriture et à la boisson.

Vous avez entendu, mes frères, de quoi est capable la foi en Dieu, confirmée par les oeuvres ? Vous avez compris que la jeunesse ne mérite pas le dédain et que la vieillesse n'est d'aucun profil, sans la sagesse et la crainte de Dieu ? Vous avez appris que (de vivre en) plein milieu de la ville ne nous entrave pas pour pratiquer les commandements de Dieu, si nous sommes zélés et bien éveillés, et que la quiétude ou la retraite du monde ne nous profitent pas, si nous sommes paresseux et négligents ? Sans doute, nous entendons tous parler de David et nous nous émerveillons et nous disons : «Il y a eu un David, et rien qu'un !» – et voilà qu'ici il y a plus fort que David. Celui-ci, en effet, reçut un témoignage de Dieu, fut oint prophète et roi, devint participant de l'Esprit saint et multiples étaient ses lumières au sujet de Dieu : aussi, qu'après son péché, privé de la grâce de l'Esprit, dépouillé (du don) de prophétie, exclu de l'entretien habituel de Dieu, au souvenir de la grâce dont il était déchu, il ait à nouveau cherché ces biens, quoi d'étonnant à cela ? Mais notre homme, qui n'avait jamais rien reçu de tel en son intelligence, adonné uniquement aux choses du monde, n'ayant d'yeux que pour les choses transitoires, dont la pensée n'avait jamais rien imaginé au-dessus des choses de la terre, – ô (mystère de) tes jugements, Seigneur – à peine eut-il entendu parler de tout cela, qu'il crut. Et il crut si bien qu'il montra des oeuvres en harmonie avec sa foi, grâce auxquelles sa pensée prit des ailes, atteignit les cieux, attira la compassion de l'Enfantrice du Christ, par son intercession se rendit la Divinité propice, et fit descendre jusqu'à lui la grâce de l'Esprit. Et celle-ci (à son tour) lui donna la force d'atteindre jusqu'au ciel et le fit digne de contempler la lumière que tous désirent et que bien peu obtiennent.

Ce jeune homme, sans avoir jeûné de longues années, sans avoir jamais couché par terre, sans avoir porté de cilice, sans avoir coupé sa chevelure, sans être sorti du monde par le corps, mais par l'esprit, simplement après quelques veilles, apparut supérieur à Lot tant célébré à Sodome; ou, pour mieux dire, ange dans un corps, saisissable et insaisissable, vu mais non possédé, homme aux yeux (du corps) et pur esprit à (ceux de) l'intelligence, pour tous les regards tout à tous et seul pour Dieu seul qui connaît tout. Ainsi, au coucher du soleil sensible, succède celle douce lumière de l'astre intelligible, certifiant d'avance et garantissant la lumière sans déclin qui doit lui succéder. Et c'est normal : car l'amour de ce qu'il cherchait l'avait fait; sortir du monde, de la nature, de toutes les réalités, avait fait de lui tout entier (la chose) de l'Esprit, (une seule) lumière, et cela, alors qu'il habitait; au milieu de la ville, avait la responsabilité d'une maison, le souci d'esclaves et d'hommes libres, et que toutes ses actions et ses occupations étaient accordées à la vie (présente).

Mais en voilà assez, aussi bien pour la louange de ce jeune homme que pour vous en trainer vous-mêmes à l'aimer et à l'imiter : ou bien voulez-vous que je vous dise encore des choses plus grandes, que peut-être votre oreille ne sera pas capable d'accueillir ? Cependant, que trouvera-t-on de plus grand que cela, ou de plus parfait ? Assurément il n'existe pas de grandeur supérieure; comme l'a dit Grégoire le Théologien : «Le commencement de la sagesse,

est-il dit, c'est la crainte du Seigneur. Car où est la crainte, là est l'observation des commandements; où est l'observation des commandements, là est la purification de la chair et du nuage qui s'étend sur l'âme et l'empêche de voir purement le rayon divin; où est la purification, là le rayonnement; et le rayonnement est le rassasiement du désir de ceux qui, entre les plus grands biens, désirent ou le plus grand, ou ce qui est au-delà de (toute) grandeur.» Si bien que, par ces paroles, il a fait voir que la fin même de toute vertu est l'illumination de l'Esprit, illumination telle que celui qui y est parvenu a sans doute atteint la fin et le terme de tout ce qui est sensible, mais aussi trouvé le commencement de la connaissance de ce qui est spirituel.

Voilà, mes frères, les merveilles de Dieu. Si Dieu manifeste ses saints qui se cachent, c'est afin que les uns rivalisent avec eux et que les autres deviennent inexcusables, et que ceux qui veulent rester au milieu des tracas, (comme ceux) qui vivent dignement dans les monastères, les montagnes et les cavernes, se sauvent et soient jugés par Dieu dignes de grands biens pour avoir simplement eu foi en lui, de sorte que ceux qui échouent par négligence n'aient rien à dire au jour du Jugement. Car il est sans mensonge, mes frères, celui qui a promis le salut à la simple foi en lui : ayez donc pitié de vous-mêmes, et de nous qui vous aimons, qui nous lamentons et versons souvent des larmes sur vous – car ainsi nous ordonne d'agir le Dieu compatissant et plein de pitié. Ayez foi de toute votre âme dans le Seigneur, laissez la terre et tout ce qui passe, approchez-vous de lui et attachez-vous à lui, car encore un peu et le ciel et la terre passeront et en dehors de lui il n'est pas d'arrêt ni de terme, rien qui contienne la chute des pécheurs. Car Dieu est infini et rien ne le contient; quelle sera donc la place, dis-le moi si tu peux, de ceux qui tombent hors de son royaume ?

Il me vient une lamentation, mon coeur se consume et se fond à votre sujet, lorsque je me représente quel Maître nous avons, généreux et ami de l'homme, au point qu'en retour de la simple foi en lui il nous accorde de telles faveurs, qui dépassent à la fois l'intelligence, l'oreille et la pensée et ne sont jamais montées au coeur de l'homme et que nous, comme des bêtes, des brutes, nous préférons la terre seule et ce que dans sa grande miséricorde il fait produire à la terre pour nous et pour la satisfaction des besoins de notre corps, afin qu'usant modérément de cette nourriture, notre âme aussi se fraye sans obstacles un passage vers les choses d'en haut en prenant également sa nourriture c'est-à-dire la nourriture intelligible qu'elle (reçoit) de l'Esprit, selon la mesure de sa purification et de son ascension.

Oui, voilà ce qu'est l'homme, voilà pourquoi nous avons été créés, voilà à quelle fin nous avons été produits, pour qu'après avoir reçu ici-bas quelques petits bienfaits, grâce à notre reconnaissance et à notre bienveillance envers Dieu nous jouissions là-haut des biens plus excellents et qui durent éternellement. Mais hélas, loin de nous faire aucun souci pour les biens à venir, nous ne sentons même pas de reconnaissance pour ceux que nous avons en mains, et nous devenons pareils aux démons, ou même pires, s'il faut dire la vérité. C'est aussi pourquoi nous méritons un châtiment d'autant plus grave que nous avons reçu davantage de bienfaits et que nous connaissons Dieu qui s'est fait, à cause de nous, semblable à nous, à l'exception seulement du péché, pour nous ramener de l'égarement et nous libérer du péché. Mais à quoi bon parler de tout cela ? nous y croyons, à dire vrai, en parole seulement, mais en action nous le renions. Ne prononce-t-on pas partout le nom du Christ, dans les villes, dans les villages, dans les monastères et les montagnes ? Cherche, si tu veux, et scrute avec soin, si l'on garde ses commandements ! A peine en trouverait-on, entre des milliers, je n'exagère pas, ou entre des myriades, un qui soit chrétien en oeuvres et on parole. Est-ce que notre Seigneur et Dieu n'a pas dit, par le saint évangile : «Celui qui croit en moi, les oeuvres que je fais il les fera aussi, et il en fera de plus grandes ?» et quel est donc parmi nous celui qui ose dire : «Les oeuvres du Christ, je les fais, et je crois comme on doit croire au Christ ?» Ne voyez-vous pas, frères, comment nous risquons d'être trouvés incroyables au jour du Jugement, – et nous subissons un châtiment pire que ceux qui n'ont même pas connu le Seigneur ? Car il faut forcément, ou que nous soyons condamnés comme incroyables, ou que le Christ soit convaincu de mensonge : ce qui est impossible, mes frères, impossible !

Si j'ai écrit cela, ce n'est pas pour empêcher de fuir (le monde) et vous inviter à vivre de préférence ou milieu du siècle, mais pour démontrer à tous les lecteurs de ce récit, que, n'importe où, celui qui veut faire le bien en a reçu de Dieu la possibilité. Ou plutôt, ce cas constitue une invitation à fuir (le monde). Car si celui-là, se mouvant au milieu du siècle et n'ayant jamais eu la moindre idée de renoncement, de pauvreté ou d'obéissance, fait objet d'une telle miséricorde, pour avoir cru du fond de l'âme et invoqué Dieu, quelle abondance de biens ne doivent-ils pas davantage encore espérer obtenir, ceux qui abandonnent à la fois tous les biens de la vie et tous les hommes, et livrent à la mort leurs âmes mêmes à cause de Dieu, comme Dieu lui-même l'a prescrit ? En effet, qui a commencé à pratiquer le bien avec une foi sans hésitation et une entière

résolution, qui a commencé à sentir ce qu'il y gagne, cet homme connaîtra par lui-même la lourde entrave que constituent, pour ceux qui ont choisi de vivre selon Dieu, le souci du monde et la vie dans le monde. Car ce que nous avons raconté de ce jeune homme est un cas surprenant, inouï, et nous n'avons pas entendu dire qu'une chose pareille soit arrivée à quelqu'un d'autre : et même si elle est arrivée ou doit arriver à certains, à moins de se retirer promptement du monde, ils chuteront, qu'ils le sachent bien, d'un si grand bien, puisque c'est également ce que j'ai appris, en détail, de ce jeune homme.

En effet, par la suite, je le rencontrai, devenu moine dans sa troisième ou quatrième année de vie monastique et la trente-deuxième année de son âge, – car je le connaissais à fond, comme mon ami et mon compagnon d'enfance; aussi me fit-il ce nouveau récit : Après ce merveilleux changement et le secours plus qu'humain que j'avais reçu, il ne se passa guère de jours – me dit-il – et voilà que de continuelles tentations de la vie m'attaquèrent, par quoi je me voyais entravé dans mes pratiques secrètes et peu à peu privé de ce bien, en même temps que je brûlais de me trouver hors du monde entier et de rechercher dans la solitude celui qui m'était apparu. Car c'est dans ce but uniquement, frère, j'en suis convaincu, qu'il lui avait plu de se montrer à moi, afin de m'entraîner – moi indigne – vers lui et de me retirer entièrement du monde. Mais n'ayant pas eu la force de faire cela promptement, j'oubliai peu à peu tout ce dont je t'ai parlé, et je me retrouvai dans l'obscurité (la plus) complète, au point de ne plus rien me rappeler, ni peu ni prou, jusqu'à une simple pensée, jamais, de tout ce dont je viens de parler. Bien plus, je tombai en des maux plus nombreux encore que ceux qui m'étaient survenus naguère, et je me trouvai dans le même état que si je n'avais jamais eu la pensée ni entendu parler des saintes paroles du Christ. Jusqu'à ce saint, – celui qui avait eu un jour pitié de moi, m'avait donné cette petite prescription et envoyé le livre nommé plus haut –, que je regardais comme un homme quelconque, sans que me revint seulement à la pensée tout ce qui m'était apparu grâce à lui. Tout cela, me dit-il, je te le raconte pour t'apprendre au juste en quel gouffre de perdition la négligence m'avait fait tomber, malheureux que je suis, et qu'au spectacle de la bonté indicible que même après cela Dieu a manifestée en moi, tu sois dans l'admiration et la stupeur.

En effet, je ne sais comment m'expliquer, de cette façon inconsciente, dans mon misérable coeur demeuraient l'amour et la confiance envers le saint vieillard, et c'est pour cela, me semble-t-il, qu'après avoir laissé passer tant d'années, le Dieu ami des hommes, par ses prières, eut pitié de moi et, par son intermédiaire, m'arracha de nouveau à mon profond égarement et à l'abîme de mes maux pour me délivrer. Car malgré mon indignité je ne m'étais pas totalement détaché de lui, mais je lui confessais ce qui m'arrivait et, quand je me trouvais à la Ville,¹ je me rendais fréquemment à sa cellule même si, sourd à ma conscience, je n'observais pas ses prescriptions. Mais maintenant, comme tu le vois, négligeant l'immense multitude de mes fautes, le Seigneur miséricordieux, dans sa providence, m'a fait devenir moine de la propre main du saint vieillard et, quelque indigne que j'en fusse à la vérité, m'a rendu digne de rester continuellement avec lui. C'est donc à grand peine, à force de larmes, au prix d'un strict dépaysement, d'une parfaite obéissance et d'un entier retranchement de ma volonté propre, en mettant en oeuvre et en pratique mainte autre rigueur, en progressant dans une course que rien ne peut arrêter ou retarder, que sans doute j'ai été jugé digne de voir encore une fois d'une certaine façon obscure un pauvre petit rayon de cette très douce et divine lumière, mais, une contemplation comme celle que j'ai vue ce jour-là, pas une fois jusqu'il présent je n'en ai été jugé digne.»

Voilà donc ce qu'il me racontait avec larmes, et bien d'autres choses encore. Pour moi, misérable, en écoutant se saintes paroles et en me rendant compte qu'il était tout entier emplis de la grâce divine et véritablement sage, même s'il n'avait pas le langage de la sagesse profane, – bien plus, qu'il avait obtenu par la connaissance pratique la science exacte des réalités elles-mêmes –, je le suppliai de me dire comment la foi s'avère capable d'opérer de telles merveilles, et de me l'exposer par écrit d'une façon didactique. C'est ce qu'il entreprit de me dire, et sans rechigner à écrire ce qu'il disait; et c'est cela que, pour ne pas allonger ce discours, nous avons servi ailleurs comme une table joyeuse, pour ceux qui abordent avec foi les textes écrits.

C'est pourquoi je vous en prie, frères dans le Christ, courons énergiquement, nous aussi, la course des commandements du Christ, et nos visages ne seront pas confondus. Mais si, à quiconque frappe avec insistance, il ouvre les portes de son royaume, si à qui lui demande il donne l'Esprit de droiture et de toute sainteté, s'il est impossible à qui cherche de toute son âme de ne pas trouver et de ne pas s'enrichir de la richesse de ses faveurs, – de même, vous aussi, goûtez les délices de ses biens ineffables qu'il a préparés à ceux qui l'aiment, pour le moment

¹ Il s'agit de Constantinople.

d'une façon partielle – conformément à une sagesse supérieure –, mais dans le siècle futur en plénitude, avec tous ceux qui depuis le commencement des siècles ont été saints dans le Christ Jésus notre Seigneur : à lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen.